

## COMMENT RENOUVELER L'ESPACE DÉDIÉ À LA MORT DANS LE BASSIN GRENOBLOIS ?

Élève : Ninon MIGAYROU ; Encadrant 1 : Jacqueline Osty ; Encadrant 2 : Jalil Amor

Quand on rentre dans un cimetière, on baisse la voix. On ralentis le pas. Il n'y a pas besoin d'être croyant pour ça. Un cimetière, c'est particulier : ça nous parle de mystère... Et dans un monde qui cherche à tout rationaliser, quel mystère que la mort ! L'au-delà reste un concept insolvable, et notre seul moyen de l'accepter est de le sacraliser.

Le sacré se trouve là. Bien réel et contemporain, dans nos villes et dans nos corps.

Seulement voilà, aujourd'hui les français sont en désamour avec leurs cimetières. Non pas avec la mort en elle-même : Il suffit de regarder fleurir les pages commémoratives sur la toile. Même Facebook s'y est mis ! Il suffit de voir les mouvements de deuil nationaux à la suite des attentats, les bouquets de fleur au bord des routes...

Non. La mort est toujours un sujet qui touche les gens. Mais l'espace du cimetière lui, peine à fournir une réponse adaptée aux évolutions des pratiques : D'après la Fédération Française de Crémation, 4 personnes sur 5 disent penser au disparu sans avoir besoin de se recueillir dans un lieu précis. Avec la hausse fulgurante de la crémation en à peine 40 ans (1 % des obsèques en 1980 contre 33 % en 2013, 50 % des souhaits en 2014<sup>1</sup>), l'idéal de la mort change. Le corps n'est plus le mètre étalon du rituel. Il devient poussière pour mieux se mêler à l'espace infini du paysage (50 % des personnes souhaitant la crémation désirent aussi voir leurs cendres dispersées<sup>2</sup>). Même lorsque l'inhumation est choisie, la mode est à la sépulture écologique et à la disparition de la trace du défunt. Mais ce qui est marquant, c'est le besoin de personnalisation et d'humanisation des obsèques : Si en 2007, le soucis premier des familles était le prix, en 2014 c'est le caractère chaleureux de l'accueil qui prime<sup>3</sup>.

Alors, que faire de ces espaces clos, saturés, coincés dans des tissus urbains complexes, lorsque notre société rêve de communion avec la nature ? Y a-t-il toujours un sens à proposer un lieu public pour ritualiser la mort, si les endeuillés préfèrent se tourner vers des pratiques intimistes et personnalisées ?

Pour traiter de cette question urbaine et difficile, il me fallait une grande ville, et des élus sensibilisés à la question. Mon choix s'est porté sur le bassin grenoblois à la suite de la lecture d'une thèse portant sur le sujet<sup>4</sup>. La situation de la ville, nichée au fond d'une vallée à fond plat de moins de 10km de large, a fortement contraint l'étalement urbain. Sur les 13 cimetières proches du centre ville, 8 se situent à la naissance de la montagne et sont à la fois des portes vers la nature et des points de vue sur la ville.

Mais est-ce bien dans les cimetières que va se développer l'espace de la mort et du deuil ? L'explosion géographique des familles rend difficile la visite des sépultures, et c'est le moment des obsèques qui concentre toute l'intensité collective de l'expérience du deuil. Or, cette réunion de la communauté autour du défunt se déroule aussi et surtout hors des murs du cimetière : Dans les morgues, les chambres funéraires ou les crématoriums. On sent alors une géographie plus vague se dessiner : Des lieux de réunion plus que des lieux de pèlerinage...

Ma réflexion se placera sur un temps long – celui d'une génération –, et sur un espace large – celui du paysage grenoblois et des liens qui existent entre les infrastructures de l'après-mort. Puis, mon action se focalisera sur une infrastructure ou un quartier pour ménager des espaces « à fleur de peau » où le deuil moderne pourra s'exprimer.

---

1 CREDOC 2014

2 *Les français et les obsèques*, CREDOC, 2014

3 *La montée de l'immatériel dans les pratiques funéraires*, CREDOC, 2014

4 Pascaline THIOLLIERE, « *L'urbain et la mort : ambiance d'une relation* », CRESSON, 2016